

Le tour des frontières. Identités bretonne et française

Seguindo as fronteiras: identidades bretãs e francesas

Following the Borders. Briton and French Identities

Siguiendo las fronteras: identidades bretonas y francesas

Yves Chetcuti

Université de Grenoble, França.

Résumé

L’auteur établit une relation entre l’espace et le temps à partir des rites de circumambulation en Bretagne et en France. Il montre la règle de proportion croissante entre des parcours respectivement effectués en un jour, en un mois ou en deux années et demi. Cette règle révèle comment les distances linéaires sont reliées au comput calendaire des Celtes. Toutefois parcourir les frontières des deux entités territoriales, la Bretagne ou la France, ne suffit pas à forger l’identité de leurs ressortissants. Est-ce du fait de la relation d’emboîtement qui ferait de la Bretagne la partie d’un tout, la France ? Pour résoudre cette dissonance, l’auteur suggère une relation de proportion décroissante entre l’ampleur du référent territorial et le sentiment d’appartenance. La vitesse de parcours des limites paroissiales serait associée à la fréquence cardiaque de repos. Ainsi, la circumambulation des lieux emblématiques de l’identité bretonne est directement reliée à la personne.

Mots-clés: Identité Culturelle; Bretagne; Rite de Circumambulation; Cosmographie.

Resumo

O autor estabelece uma relação entre espaço e tempo a partir dos ritos de circo-deambulação na Bretanha e na França. Ele mostra a regra de proporções crescentes dos percursos realizados em um dia, um mês e dois anos e meio. Essa regra revela como as distâncias lineares estão relacionadas ao calendário Celta. Entretanto, percorrer as fronteiras dessas duas fronteiras – a Bretanha e a França – não é suficiente para construir as identidades de seus integrantes. Esse fato se associado a uma relação englobante que faria que a Bretanha fosse parte de um todo, ou seja, a França. Com o objetivo de dar conta dessa dissonância, o autor sugere a existência de uma relação inversamente proporcional entre a extensão do território e a sensação de pertencimento. O ritmo da caminhada ao longo das fronteiras paroquiais se associaria a uma frequência cardíaca de repouso. Dessa forma, a circo-deambulação dos lugares emblemáticos da identidade Bretã é diretamente associada à pessoa.

Palavras-chave: Identidade Cultural; Bretagne; Rito de Circunvolução; Cosmografia.

Abstract

The author establishes a relation between space and time from the rites of circumambulation in Brittany and in France. He shows the rule of increasing proportion between walks performed respectively in one day, in one month or in two years and a half. This rule reveals how linear distances are related to the celtic calendar computation. However going all along the borders of the two territorial entities is not enough to build up the identity of their nationals. Is it due to the nestling relation, which would make Brittany a part of a whole, namely France? The author suggests the existence of a relation of decreasing proportion between the extent of the territorial referent and the feeling of membership. The pace of the walk would be associated with the cardiac frequency at rest. So, the circumambulation of emblematic places of Britannic identity is directly related to the person.

Keywords: Cultural Identity; Brittany; Circumambulation; Cosmography.

Resumen

El autor establece una relación entre espacio y tiempo a partir de los ritos de circo-deambulación. El enseña la regla de proporciones crecientes de los caminos realizados en un día, un mes y dos años y medio. Esa regla desvela como las distancias lineares están relacionadas al calendario Celta. Mientras tanto, recorrer las fronteras de esas dos fronteras no es suficiente para construir las identidades de sus integrantes. Ese facto si asociado a una relación englobadora que haría que la Bretaña fuera parte de un todo, o sea, la Francia. El autor sugiere la existencia de una relación inversamente proporcional entre la extensión del territorio y la sensación de pertenecer. El ritmo de la caminata a lo largo de las fronteras parroquiales se asociaría a una frecuencia cardiaca de reposo. De esa manera, la circo-deambulación de los lugares emblemáticos de la identidad Bretona es directamente asociada a la persona.

Palabras Clave: Identidad Cultural; Bretaña; Rito de Circunvolución; Cosmografía.

Introduction

L'image de la Bretagne, au début du XX^e siècle, est réductible à la petite

bonne « montée » à Paris, la dénommée « Bécassine ». La réaction à ce cliché de la hiérarchie sociale ne tarde guère : à la fin du siècle, les auteurs-compositeurs bretons

s'emparent des thèmes narratifs régionaux et en ont fait la base d'un répertoire musical « celtique ». Le succès de cette réinterprétation lyrique et instrumentale de la littérature « bretonne » soulève la question de l'assimilation : qui intègre la culture de l'autre ? Sont-ce les provinciaux qui acceptent la subordination vis à vis d'employeurs parisiens ou sont-ce les citadins qui vont chercher en province les « racines » rustiques et traditionnelles qu'ils disent préférer au mode de vie urbain ?

Méthode et hypothèses de travail

A partir d'une enquête ethnographique réalisée en Bretagne et dans les pays celtiques (Pays de Galles, Ecosse, Irlande et Galice) de 1986 à 2002, nous dégageons un paradigme constitué de noms d'animaux, de durées exprimées en nombres d'années et de valeurs angulaires. La représentativité des rites contemporains, en tant que fondement d'une revendication identitaire à une distance historique de plus de vingt siècles, est assurée par la comparaison entre plusieurs textes mythiques. Deux interprétations sont possibles, la première relative à l'assimilation des Bretons dans la culture nationale et la seconde, relative à la revendication d'appartenance à la

communauté bretonne par des allochtones, au nom de valeurs véhiculées par les auteurs-compositeurs-interprètes du répertoire musical « celtique ». Pour situer la « frontière » (au sens géographique du terme) et la différence entre deux cultures (la distance entre autochtones et allochtones, au sens ethnographique), il est nécessaire de situer les deux territoires l'un par rapport à l'autre. Notre hypothèse est que cette « frontière » n'est pas la ligne de séparation entre la partie (la Bretagne) et le tout (la France). Pour valider cette hypothèse, nous explorerons d'abord ce que peut être la définition d'un territoire mythique par rapport au territoire réel, et ensuite comment la langue peut servir de vecteur pour s'appropriier le territoire de l'autre. Comme tous les Bretons parlent le français, alors qu'il n'y a aucune raison de croire qu'un Français non originaire de Bretagne ait appris le breton, l'appropriation des territoires n'est pas symétrique. Pour définir l'identité, nous verrons comment des jeunes gens bretons s'appropriaient la France à travers le tour de France des compagnons, et comment des Français s'approprient la Bretagne à travers le Tro Breizh ou « tour de Bretagne ».

Alors que le mot « frontière » sert à introduire la notion d'identité, il faut distinguer entre les différents niveaux

emboîtés. La « frontière » contient ceux qui parlent la même langue régionale et partagent un territoire donné, mais c'est aussi ce qu'il faut franchir pour partager avec les ressortissants français des autres régions, d'autres niveaux de l'identité. On sait que l'identité régionale peut être fondée sur la pratique des dialectes locaux par opposition avec la langue nationale. L'enseignement obligatoire, l'essor industriel des Trente Glorieuses et l'urbanisation conséquente, ont quasiment fait disparaître l'usage courant des dialectes bretons. Comme l'enseignement des langues régionales en France reste confidentiel, la question de l'identité ne peut être confinée dans la pratique langagière, et par opposition entre langue nationale et langues régionales. Or les Bretons s'approprient les éléments de leur culture régionale et les pèlerins non-Bretons participent aujourd'hui de l'identité bretonne. Dès lors l'hypothèse première, selon laquelle la « frontière » n'est pas réductible à la ligne distinguant le territoire régional au sein du territoire national, aboutit à une hypothèse seconde, selon laquelle la lenteur même des rites de circumambulation révèle l'appartenance à une communauté, à travers le sentiment d'identification des participants à un lieu.

Les textes à visée cosmographique

Nous sommes partis d'un corpus de 18 variantes d'un même récit. Pour simplifier l'exposé, nous en restons à deux comptines celtiques complémentaires, l'une littéraire du XIV^e siècle, et l'autre, de tradition orale. La version écossaise restitue la partie initiale du décompte : «Trois fois la vie d'un chien pour la vie d'un cheval, trois fois la vie d'un cheval pour la vie d'un homme, trois fois la vie d'un homme pour la vie d'un cerf, trois fois la vie d'un cerf pour la vie d'un corbeau. » (Boekhoorn, 2008, p 150). La version irlandaise donne la fin du décompte temporel : «Trois vies de cerf pour une vie de merle, trois vies de merle pour une vie d'aigle, trois vies d'aigles pour une vie de saumon, trois vies de saumon pour la durée d'un if». (Boekhoorn, p 150). L'emboîtement temporel est fondé sur une cadence ternaire ; la clé du système mnémotechnique est le cerf, qui assure la transition entre les périodes courtes (chien, cheval, homme) et longues (corbeau, aigle, saumon). Un poème grec exprime les mêmes notions. Il est attribué à Hésiode, au VIII^e siècle avant notre ère : « La corneille babillarde vit neuf générations d'hommes, le cerf vit quatre fois plus que la corneille, le corbeau vieillit pendant trois âges de cerf, le phénix vit neuf âges du corbeau et les nymphes, filles de Zeus,

vivent dix âges de phénix. » (Hésiode, traduit par Brunet, 1999, p 284). La cadence grecque est irrégulière. En développant les calculs à partir d'éléments fournis dans des motifs narratifs connexes (la durée d'une génération grecque est de 33 ans, la longévité d'un homme est de 81 ans, chez les Celtes), on aboutit à une période de 26 244 ans pour les Celtes médiévaux et de 26 730 ans pour les Grecs de l'Antiquité. Ces valeurs correspondent à la Grande Année selon Platon¹ et à la précession des équinoxes selon Hipparque (26 700 ans). Il s'agit ici d'un postulat, faute de place pour développer la démonstration². Les quatre animaux mythiques décrivent, de façon imagée, l'axis mundi des Celtes. (voir Figure1)

A chaque animal devait correspondre un mythe mais ceux-ci sont perdus. Il n'en reste que les images divines (des stèles gauloises, des autels gallo-romains, des mosaïques romaines). Il est vraisemblable que des motifs narratifs particuliers au cerf et à son substitut domestique, le bœuf, ont été conservés dans les textes relatant la vie des saints Edern, Télo, Tégonnec, Hernin, Ronan, Herbot et Cornély. En effet, les rites dédiés à ces saints agrègent une partie du folklore de ces animaux. Autrement dit, le rite breton commémorant la fondation d'une église paroissiale ou cathédrale revient à

implanter un clocher là où passait l'axe du monde d'une communauté dont le souvenir est perdu.

Le rapprochement entre les âges attribués aux quatre animaux et l'ampleur des rites de circumambulation est établi par le schéma suivant. La relation est construite en extrapolant vers la borne supérieure du cosmos : celui-ci est censé avoir pour limite inférieure la Terre (le plus petit niveau de l'échelle des grandeurs cosmographiques), et pour limite supérieure, la « sphère des fixes » (le plus grand niveau de cette échelle). (voir Figure 2)

Ce diagramme permet d'identifier la fonction narrative des rites : si la vitesse du pèlerin, établie d'après la course du soleil lors d'un tour de la paroisse en un jour, peut être extrapolée au tour de la province en un mois et de la nation en six mois³, alors les distances parcourues par les étoiles en une nuit et en six mois peuvent être extrapolées au cycle précessionnel. L'une des analogies, celle reliant la vitesse du pèlerin à la course du soleil, sert à signifier le niveau inférieur de l'échelle des grandeurs, tandis que l'autre, reliant la vitesse du soleil à celle des étoiles, a pour fonction narrative de situer son niveau supérieur. Ainsi, le clocher des églises bretonnes au cours d'une troménie, ou la flèche des cathédrales aux quatre

coins du tour de Bretagne, reprennent peu ou prou la fonction narrative de l'if des Celtes et de l'Olympe d'Hésiode.

Les faits au niveau paroissial

Les distances sont exprimées indifféremment en nombres d'années ou en nombres de lieues. La procession suivant généralement le périmètre d'une aire, celle-ci est carrée ou rectangulaire ; retenons cependant qu'il existe un autre modèle pour représenter le trajet solaire. Une « troménie », c'est à dire le tour du domaine du saint fondateur, équivaut souvent à un parcours de quatre lieues, soit un trajet d'environ 16 km. Celle de Plogonnec-Locronan est l'exemple le mieux connu des processions quadrangulaires bretonnes. Pour bien en comprendre le schéma directeur, citons les prescriptions relatives à la fondation du sanctuaire de Saint Goueznou. Celles-ci se retrouvent aujourd'hui dans le tracé de la troménie de la paroisse éponyme: « Saint Goueznou s'étant vu octroyer par le comte Comorre autant de terre [...] qu'il pourrait clore de fossés en un jour [...] print en main une fourche et, la traînant par terre, marcha environ deux lieues de Bretagne, en quarré. Et à mesure qu'il traînoit ce bâton fourchu, la terre (chose étrange) se levait de part et d'autre et

formait un gros fossé qui servoit pour séparer les terres qui luy avoient esté données de celles de son Fondateur [...] ». (Laurent, 1995, p 40). Selon une autre biographie du saint homme : « Le comte Comorre avait convenu d'un jour et d'une heure au-delà de laquelle Goueznou devait avoir achevé son circuit. Au jour et à l'heure dits, le saint part en direction du Nord et marche pendant un stade puis tourne vers l'Est et avance tout droit jusqu'à un lieu appelé caput nemoris (aujourd'hui Penhoat, la « tête du bois »). De là, il tourne à angle droit vers le Sud et, ayant parcouru en marchant tout droit environ quatre stades, tourne à nouveau vers l'Ouest et marche pendant, encore, quatre stades. Puis il fait un quatrième angle droit et marche pendant quatre stades vers le Nord avant de tourner une dernière fois vers l'Est pour revenir à son point de départ. » (Laurent, p 40). Des prescriptions identiques sont implicites à Plogonnec-Locronan, bien qu'elles ne soient pas documentées par les récits hagiographiques. Sur le schéma suivant, nous indiquons deux modèles quadrangulaires ; celui en pointillés s'adapte au tracé effectif de la troménie, tandis que celui en trait continu suit les orientations cardinales. (voir Figure 3)

Les faits au niveau régional

Le « Tro Breizh », le tour de la Bretagne, s'effectue en trente jours, à la même vitesse qu'une procession autour de la paroisse. Le trajet quadrangulaire représente environ 100 lieues, soit 400 km au total. (voir Figure 4)

L'emboîtement des deux rites bretons

La troménie de Locronan-Plogonnec est située à l'angle Sud-Ouest du Tro Breizh (Chetcuti, 2013c). Ce fait laisse entendre que la Bretagne mythique est orientée à l'instar de cette troménie, c'est à dire selon les directions cardinales (Nord/Sud et Est/Ouest) et selon les directions intermédiaires (les levers et couchers du soleil aux solstices d'hiver et d'été). Pour que l'hypothèse soit validée⁴, il reste à identifier un parcours du même type à l'angle Sud-Est, car aux angles Nord-Ouest et Nord-Est, des troménies quadrangulaires sont attestées. L'invariance de structure entre les deux niveaux géographiques n'implique pas que les parcours rituels soient concentriques.

A l'échelle du Tro Breizh, le centre du parcours est marqué par le croisement des diagonales du carré : le site correspondant est la localité de Paule. Les fouilles archéologiques ont permis d'y

découvrir plusieurs stèles gauloises anthropomorphes, dont une figure masculine à la lyre (Kruta, 2000, p 773). A l'échelle du tour d'une paroisse, l'affaire est un peu plus complexe. Ainsi à Locronan-Plogonnec : alors qu'on cherchait (Laurent, 1995, p 42) le centre de symétrie au croisement des diagonales du tracé quadrangulaire, il a été précisément repéré (Maumené, 2012) par rapport à l'ensemble des stations du parcours rituel et non par rapport à celles situées dans les angles. Toutefois, plutôt que de dénier à ces deux directions intermédiaires toute fonction étiologique, il suffit de tester les différentes hypothèses relatives à l'angle formé par ces directions intermédiaires pour retrouver le schéma directeur de ces rites. Une troménie est un parcours de prime (le Nord-Est au solstice d'été, mais le Sud-Est au solstice d'hiver) à vêpres (le Sud-Ouest au solstice d'hiver, mais le Nord-Ouest au solstice d'été) en suivant les indications solaires. Ce type de parcours, s'il est fondé sur des principes partagés par les membres d'une culture donnée, comme pouvait l'être le calendrier gaulois à l'époque où a été réalisée la plaque de Coligny, est alors indépendant du paysage local. Ce principe est appliqué selon différentes modalités, c'est à dire sur des tracés circulaires, quadrangulaires ou suivant l'analemme solaire. Pour faire le

rapprochement entre les différents niveaux de l'échelle géographique, quand les tracés ont la même forme, il faut connaître les heures ou dates de passage⁵ dans les différents lieux.

Les faits au niveau national

La longueur du tour de France des compagnons est connue par les descriptions faites au cours du XIX^e siècle: le tour de France fait 600 lieues, soit 2400 km (Barret et Gurgand, 1955, p 52-53). Pour identifier la représentation pertinente, nous nous fions à la carte de Strabon, établie d'après la description des Gaules par César (Goudineau, 2002, p 99). César commence son récit comme suit: « L'ensemble de la Gaule est divisé en trois parties : l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ce peuple qui dans sa langue se nomme Celte et, dans la nôtre, Gaulois. Tous ces peuples diffèrent entre eux par le langage, les coutumes, les lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. » Ce à quoi il ajoute: « La partie de la Gaule qu'occupent, comme nous l'avons dit, les Gaulois commence au Rhône, est bornée par la Garonne, l'Océan et la frontière de la Belgique; elle touche aussi au Rhin du côté des Séquanes et des Helvètes ; elle est

orientée au Nord. La Belgique commence où finit la Gaule; elle va jusqu'au cours inférieur du Rhin; elle regarde vers le nord et vers l'est. L'Aquitaine s'étend de la Garonne jusqu'aux Pyrénées et à la partie de l'Océan qui touche l'Espagne; elle est tournée vers le nord-ouest. » Nous confrontons ces textes avec les limites du tour de France de différentes confréries d'artisans: « Permanente est par contre l'habitude de limiter le tour de France au sud de Paris tout au long des quatre fleuves, Loire, Haute-Seine, Saône-Rhône et Garonne. » (Barret et Gurgand, p 50). Un règlement compagnonnique daté de 1842 prescrit les étapes obligatoires: « Le tour de France est divisé en quatre parties qui sont l'Orient, l'Occident, le Septentrion, le Midi, dans chacune desquelles il y a une principale ville de boîte, qui sont: Bordeaux à l'Orient, Nantes au Midi, Paris à l'Occident et Lyon au Septentrion. Ceci ne s'accorde guère avec la position de ces quatre villes, mais on a supposé Bordeaux à l'Orient comme étant le lieu où les compagnons reçoivent toutes les lumières de notre Devoir et pour ne rien déranger dans l'ordre des quatre parties du tour de France, nous avons supposé Nantes au Midi, Paris à l'Occident et Lyon au Septentrion. » (Barret et Gurgand, p 55). La représentation de ce règlement

compagnonnique est confrontée à celle de Strabon sur la Figure 5.

La représentation du tour de France compagnonnique est à peu près conforme à la réalité géographique, à condition d'opérer un décalage de 90° sur le cercle. En faisant pivoter la séquence des villes d'un quart de tour dans le sens horaire, on retrouve la concordance entre les orientations géographiques, la carte de Strabon et le règlement compagnonnique du XIX^e siècle. (voir Figure 6)

Le centre du territoire national mythique est difficile à restituer car le récit sous-jacent reste inconnu : l'interprétation s'arrête là. Cette situation est bien différente de celle des rites au plus petit niveau de l'échelle géographique. Ainsi à Locronan-Plogonnec, il est possible d'identifier le mythe de référence en se fondant sur des repères inscrits dans le paysage (en l'occurrence, un mégalithe nommé « la jument de pierre »). Au niveau intermédiaire de l'échelle des grandeurs géographiques, des artefacts archéologiques attendent, de la même façon, d'être interprétés en relation avec une circumambulation de la Bretagne mythique.

Discussion sur la fonction du parcours des « frontières », en vue de se constituer ou de renforcer une identité:

La métaphore des « frontières » s'interprète ici comme la différence entre l'identité régionale – assimilée aux quatre villes du Tro Breizh- et la nationalité française -assimilée aux Gaules aquitaine et lyonnaise de César et délimitée par quatre fleuves-. Deux fleuves, la Loire et la Seine, coulent vers l'océan depuis le centre du territoire mythique et deux autres s'écoulent en suivant ses frontières: la Garonne, selon l'axe Est-Ouest des Pyrénées, et la Saône et le Rhône, selon l'axe Nord/Sud des « Cévennes ».

1) Interprétation en termes de performance individuelle

L'engouement actuel pour les troménies et le Tro Breizh –ce dont témoigne le nombre croissant de participants- consacre l'accès de tous à des rites religieux tellement caractérisés qu'ils n'ont d'autres noms que locaux⁶. Si l'on comptait les participants en distinguant les Bretons des non-Bretons, on serait tenté de conclure à une baisse relative des premiers par rapport à l'effectif total. Il y a là un effet de structure, puisque l'appartenance à une lignée bretonne n'est pas la cause du changement : c'est le recrutement des participants hors des frontières de la Bretagne qui explique la hausse actuelle des effectifs. La participation des non-Bretons aux rites religieux bretons⁷ prouve que l'identité bretonne a été purgée de ses

« stigmates », au sens d'Erving Goffman. L'identité bretonne –le « plouc », au sens de la petite bonne montant à Paris- est vidée de son contenu péjoratif quand n'importe qui venant de n'importe où, laisse de côté son identité citadine, le temps d'une troménie ou d'un Tro Breizh. Le « troméniste » se sentira « Breton » parce qu'il effectue le rite, plutôt qu'il ne l'effectue parce qu'il appartient à une famille originaire du village. Le raisonnement est différent pour le pèlerinage à Compostelle, où l'ampleur du trajet dépasse le cadre géographique national. Alors la « dimension » spirituelle du rite s'impose à toute revendication en termes d'appartenance ethnique, d'identité régionale ou nationale. La dimension sportive d'un pèlerinage à Compostelle exécuté d'une traite, ne peut être niée : à notre époque, eu égard aux six à neuf mois de marche vers un lieu largement desservi par les compagnies aériennes, il convient de considérer ce que sont ces mois de coupure d'avec le rythme des autres membres de la famille, de la communauté professionnelle ou du voisinage, et ceci, quelque soit le lieu de résidence des pèlerins. La dissonance cognitive est en partie résolue par le bénéfice tiré de la performance personnelle.

La distance totale à parcourir participe de la motivation pour le Tro

Breizh. C'est pourquoi le sentiment d'appartenance à la communauté bretonne, peut être légitimement revendiqué par un allochtone au nom d'une connaissance du terroir breton plus intime que celle dont se réclament les ruraux qui le traversent en auto, et a fortiori, que celle des Bretons résidant en ville. La mutation des paysages devient le facteur principal de la revendication identitaire : la lenteur de la progression pedestre est le vecteur de l'appropriation paysagère. Il faut y voir l'immersion du pèlerin dans le paysage, censé être immuable puisque rythmé par le passage d'une chapelle ou d'une église à l'autre, le long des sentiers et chemins. En contemplant d'une colline à l'autre un pays auquel il s'assimile (« demain je serai là-bas, hier j'étais là-bas »), le pèlerin mesure le pays au rythme de son pas. Autrement dit, chaque colline est à la précédente et à la suivante ce que la veille est au jour même, et celui-ci, au lendemain. Même sans parler la langue régionale, le pèlerin prend l'ascendant sur les automobilistes et les citadins, quand bien même ceux-ci seraient bretons.

Le rythme de la marche et le continuum paysager deviennent alors l'équivalent du territoire rural : la dissonance liée à la méconnaissance de la langue bretonne est résolue par les signes graphiques ou les textes touristiques

jalonnant le Tro Breizh. Par une surprenante inversion de la causalité, la fréquentation par des pèlerins confère une certaine légitimité aux itinéraires traditionnels. Celle-ci profite aux associations de randonnée pédestre, lesquelles peuvent négocier des conventions de maintien de ces sentiers ou chemins, à l'encontre d'une exploitation plus rationnelle d'espaces voués à l'agriculture industrielle ou à l'aménagement périurbain. La langue locale est évincée au profit de logogrammes lisibles par tous.

2) Interprétation en termes d'antériorité historique

Il est facile de survoler les contingences historiques, en négligeant la succession des faits : la conquête des Gaules, l'effondrement de l'Empire puis l'immigration brittonique en Gaule romaine. Ce faisant, on assimile les non-Bretons à une « identité » celtique confondue avec l'identité gauloise d'avant la conquête. Les citadins se conforment alors à l'histoire nationale, en passant outre aux défaites de Vercingétorix, pour renouer directement avec les Celtes protohistoriques, censés être à l'origine des rites bretons de circumambulation. La réécriture « historicisante » du folklore national est à l'œuvre quand on fait de la légende de st Mathurin, à Larchant, la

variante gauloise d'un récit irlandais⁸. Or aucun mythe gaulois relatif à Lug n'a été transmis. Sauf à s'appuyer sur un raisonnement circulaire, il est impossible de restituer le mythe sous-jacent à ce rite de circumambulation à partir de la comparaison entre un texte irlandais médiéval et une lecture contemporaine de la vie de st Mathurin.

La référence à la géographie et à la partition ethnographique des Gaules selon César est bien connue ; il nous a fallu confronter la thèse de Goudineau aux descriptifs de Barret et Gurgand pour déterminer le tracé du tour de France des compagnons. Bien que la cause soit méconnue, il semble difficile de l'escamoter et de ce fait, la référence à la géographie julienne reste incontournable. Ceci ne préjuge pas d'une transmission continue de la coutume depuis l'antiquité jusqu'à nos jours : il est tout à fait envisageable que l'engouement des Français pour leur identité nationale ait eu pour effet de favoriser, au XIX^e siècle, la coutume du parcours des frontières de la Gaule lyonnaise.

3) Interprétation mythologique

Les processions bretonnes et le tour de France des compagnons sont dans un rapport d'emboîtement. Selon la Figure 2, la troménie est au Tro Breizh, ce que celui-ci est au tour des compagnons. Ainsi

émerge l'interprétation de ces rites comme autant de niveaux de responsabilité, allant du plus précis au plus vague. Par emboîtements successifs, le cercle familial, précis et impérieux, s'inscrit dans la communauté villageoise, plus précise et impérieuse que ne l'est l'identité régionale, tandis que la responsabilité liée à la nationalité française vient au dernier rang. Cette interprétation pourrait expliquer la participation des non-Bretons, aux rites religieux bretons : chaque passage vers l'un des niveaux inférieurs de l'échelle des grandeurs géographiques s'accompagne d'une « valeur » supplémentaire. En conséquence, il semble inutile de statuer sur la différence entre un territoire mythique donné et le territoire réel. En effet, si l'écart entre la Bretagne mythique (le Tro Breizh) et la Bretagne réelle est du même ordre de grandeur que celui entre la France mythique (le tour des compagnons) et la France réelle, il n'y a plus lieu de considérer les valeurs absolues des différents termes : Bretagne mythique/Bretagne réelle = France mythique/France réelle.

Ceci ne semble être vrai que pour les niveaux les plus élevés de l'échelle des grandeurs géographiques, là où l'effort requis pour s'adapter aux différences de langue et de coutume est le plus important. Le pèlerin ou le voyageur n'ont que faire

de l'emplacement des frontières, à ces niveaux de l'échelle des grandeurs : la Bretagne mythique est aussi resserrée entre ses quatre villes que la France mythique l'est entre ses quatre fleuves. Peu important alors les frontières ou les localités géographiques : pour deux niveaux, le premier relié à la communauté régionale pour ce qui relève de la croyance religieuse, et le second, à la communauté nationale pour ce qui relève de la compétence professionnelle, l'identité n'est pas dépendante d'un lieu précis. Elle peut s'exercer en tout lieux. Mais bien que la Bretagne fasse partie d'un tout -ce qu'elle est assurément en tant que région du territoire français- on ne peut en induire qu'aux yeux des individus, l'identité nationale l'emporte sur l'identité régionale. C'est pourquoi il faut chercher sur quoi fonder le gradient des valeurs identitaires, devenant d'autant plus vagues que les grandeurs géographiques s'accroissent.

4) Interprétation rythmique

Jusqu'ici nous avons considéré que le rite religieux assurait la transmission d'une cosmographie préscientifique. Notre opinion est fondée sur des rites de circumambulation interprétés sans faire référence à la légende hagiographique locale, ni aux récits épiques irlandais, ni aux théonymes gaulois (Chetcuti, 2010b). La seule déclinaison des azimuts, des

heures de passage et des dates homologues permet de déterminer l'ordonnancement des stations. Il suffit d'assimiler les dates dédiées aux différents patrons des stations du parcours, aux directions de lever et coucher solaire, au solstice d'été et au solstice d'hiver. Ainsi la course du soleil, déclinée à travers la lunette d'une boussole, le cadran d'une horloge et la « roue » des saisons, constitue le principe des tracés quadrangulaires. Là où le tracé du parcours sacré suit l'analemme solaire⁹, la procession est lisible selon le même principe. Cependant celui-ci n'explique pas pourquoi l'identité devient de moins en moins précise à mesure de l'accroissement des grandeurs géographiques. Peut-être convient-il de remplacer les rythmes solaires par un rythme binaire plus rapide ? On sait que le rythme de la marche ne peut être en cause tant il est indéfini. Le référent rythmique est-il la pulsation cardiaque ? La fréquence cardiaque de repos, soit chez l'homme 60 battements par minute, se vérifie dans la lente progression des pèlerins bretons : quatre lieues seulement sont parcourues lors d'une troménie quadrangulaire effectuée lors du solstice d'été, soit à peine plus de quinze kilomètres en six heures. Le modèle vrai pour les troménies quadrangulaires l'est aussi pour le Tro Breizh, mais à l'échelle d'un mois au lieu d'une journée d'été.

Comme l'extrapolation vers les bornes supérieures du cosmos antique (Figure 2) peut être complétée par une extrapolation vers sa borne inférieure, l'unité temporelle la plus brève devient la seconde. Ceci n'est pertinent que pour les peuples qui ont adopté une métrique spatio-temporelle fondée sur la division du cercle en 360 parties.

Au vu de la Figure 2, les compagnons devraient boucler en six mois leur tour de France. Selon Barret et Gurgand, ils l'accomplissaient en deux ans et demi. La progression tient compte du temps consacré à l'apprentissage réalisé en grande partie au cours du tour de France, mais initié au lieu d'origine du compagnon auprès d'un artisan : le délai total est réparti sur cinq ans. Ainsi la bipartition du lustre quinquennal¹⁰ serait le témoin d'une cadence binaire du comput calendaire celtique. Les cadences binaires sont évidentes dans le comput calendaire : le nycthémère, selon le cycle de vigilance, la lunaison, selon l'alternance des pleines lunes et nouvelles lunes, et l'année, selon la phase végétative et la dormance hivernale. Mais pour que l'identité s'explique par des rythmes plus rapides que solaires, il fallait restituer l'unité de décompte temporel courant, la minute. C'est dire indirectement l'importance de la fréquence cardiaque de repos.

Un dernier schéma montre la décomposition des durées courantes en secondes, minutes et journées, et celle des durées longues en années, « cerfs » et cycles précessionnels. Les puissances croissantes de 3 facilitent la représentation de la première échelle de grandeurs, et celles de 360, de la seconde. L'intervalle temporel entre un homme (81 ans chez les Celtes) et un cycle précessionnel (26 244 ans chez les Celtes) comporte cinq niveaux intermédiaires (cerf, corbeau, aigle, saumon et if). Pour faciliter la comparaison, nous juxtaposons l'échelle fondée sur les puissances croissantes de 3, avec celle fondée sur les puissances de 360. La valeur d'un « cerf », soit 243 ans, est le terme commun aux deux échelles. (voir Figure 7)

Les mythes sous-jacents aux récits hagiographiques contemporains révèlent cet aspect de la métrique temporelle celtique. On comprend alors pourquoi cet animal est le motif principal des légendes de fondation, à Plogonnec et à Landeleau. La vie légendaire des saints Edern, Télo, Tégonnec, Hernin pour ce qui concerne le cerf, ou Ronan, Herbot et Cornély pour ce qui concerne le bœuf, comporte un motif narratif animalier (Chetcuti, 2010b). En rapprochant sur la Figure 7 le niveau inférieur de la métrique fondée sur les puissances croissantes de 360 (la fréquence

cardiaque de repos) avec le niveau inférieur de celle des puissances croissantes de 3 (le « cerf », soit 243 ans), nous expliquons le rythme sous-jacent à l'identité individuelle. Bien que les rites soient transmis par imitation de ce qui se fait de façon immémoriale (mettre ses pas dans ceux du saint homme fondateur de la paroisse), la modalité de transmission se confond avec sa finalité (accorder son pas au rythme cardiaque, tant la marche est lente). La conséquence semble être que les items narratifs, transmis oralement lors de la répétition des rites, n'ont en définitive pas l'importance qu'on voudrait leur accorder. Ces légendes locales, aux innombrables variantes¹¹, n'ont pas pour objet de mettre en scène un personnage lointain (le roi donateur des terres, le pape accordant sa bénédiction au saint homme, etc.), à peine ont-elles vocation à décrire le quotidien du fondateur de la paroisse, labourant sa terre, bêchant son jardin ou taillant des chevilles sur son bonnet. Tous les récits où le temps s'arrête ou ralentit – un lieu commun des légendes de fondation des paroisses bretonnes – témoignent de la convergence entre l'identité locale (dont le vecteur est le héros fondateur) et des gestes précis (une action dont la cadence est proche de la fréquence cardiaque de repos).

Conclusion

Le parcours pédestre des frontières, qu'il s'agisse du tour de la Bretagne durant une lunaison ou du tour de France au long d'un lustre quinquennal, révèle la métrique du temps et de l'espace, selon une cosmographie depuis longtemps oubliée. Les progrès de la connaissance sont tels qu'on ne songe guère aujourd'hui à relier l'identité d'une communauté avec le paysage qu'elle exploite, ni le paysage avec les connaissances astronomiques d'autrefois. Le rapprochement du Tro Breizh, que chaque Breton est censé accomplir de son vivant, avec le tour de France, que chaque artisan était censé accomplir pour s'assurer de la maîtrise de son art, révèle des niveaux somme toute assez vagues de l'identité individuelle. Le premier consacre l'excellence morale car, selon la religion chrétienne, effectuer le Tro Breizh est une épreuve eschatologique. Le second consacre l'excellence professionnelle, sans présomption d'origine régionale. Si l'on veut descendre à des niveaux plus fins, alors il faut entrer dans le détail des récits, en chaque lieu, au risque de ne plus pouvoir généraliser.

N'ayant pu identifier l'équivalent relativement à l'identité française, de la cosmographie celtique dans l'édification de l'identité bretonne, nous ne pouvons

affirmer que la cadence pédestre des compagnons effectuant un tour de France était assimilée à un rythme biologique. La cadence des compagnons n'a pas été restituée, alors que celle des troménistes et des pèlerins du Tro Breizh peut l'être par des considérations héritées du comput luni-solaire des Celtes protohistoriques. Seule la forme du tour de France des compagnons est déterminée par des considérations géographiques antiques, dont Strabon fut le témoin indirect. Le balisage du tour de France des compagnons n'a jamais été matérialisé par des signes connus de tous; la transmission de la coutume n'est donc guère comparable à ce qui se fait aujourd'hui sur les sentiers du Tro Breizh. Les marcheurs d'autrefois, qu'ils arpentent le Tro Breizh ou le tour de France des compagnons, devaient s'adapter à la coutume des villes et villages qu'ils traversaient. Les citadins qui suivent aujourd'hui le Tro Breizh n'ont plus ce souci, tant la technique moderne a supprimé toute difficulté de localisation. Ils n'ont plus à surmonter la barrière d'une langue ou d'un dialecte différents. La part d'identité bretonne que ces pèlerins citadins ne peuvent plus espérer acquérir auprès des habitants, ils la transforment en une identité fondée sur la lente appropriation pédestre des paysages bretons.

Notes

¹ Platon n'en précise pas la valeur. En fondant notre opinion sur des calculs ultérieurs, notamment ceux de Bérose, nous estimons que la valeur de 25 920 ans, soit le multiple direct de 72 cycles de 360 jours, a servi de référence. Un module de 72° et 360 jours est implicite dans la structure du chaudron de Gundestrup. 72 x 360 jours font 25 920 jours. L'emboîtement est alors fondé sur une proportion simple.

² Voir notre thèse de doctorat (Chetcuti, 2012, « Le cerf, le temps et l'espaces mythiques », Université de Grenoble, non publiée) et notre article sur la cosmographie d'Hésiode (Chetcuti, 2013a).

³ L'ordre de grandeur du tour d'une nation en six mois, relève d'une coutume médiévale selon laquelle le roi passait les six mois « sombres » de l'année en séjournant successivement chez chacun de ses principaux vassaux. En Galles médiévale, ce périple est nommé « cylch ». (Lambert, 1993, p 357)

⁴ Les directions intermédiaires peuvent être observées sur place. Toutefois l'angle selon lequel ces deux directions s'inscrivent comme les diagonales d'un quadrilatère, mérite un examen approfondi. Nous montrons que toutes les stations de la

troménie de Locronan peuvent s'expliquer selon un principe unique, à condition de prendre comme référence le croisement des diagonales à l'angle droit. Ce schéma est celui d'observations des levers et couchers solsticiaux à 55° de latitude Nord ; ce principe détermine les quatre fêtes en carré des Celtes insulaires (Chetcuti, 2013b).

⁵ C'est notamment le cas à Larchant où l'ordo, enregistré au XIX^e siècle, indique les heures de passage en chaque lieu ; il suffit de transposer les heures mécaniques du XIX^e siècle en « heures temporaires » pour connaître l'orientation de ces lieux et savoir selon quel référentiel le rite a été établi.

⁶ L'inscription de l'un des ces rites au patrimoine universel de l'humanité, selon les critères de l'Unesco, prouve que le caractère local et la portée universelle ne sont pas exclusifs l'un de l'autre.

⁷ Sans qu'on sache s'ils continuent ou cessent de participer aux rites religieux éventuellement organisés au lieu de leur résidence habituelle. Il y a là deux facteurs encore indistincts, l'un relatif à la pratique religieuse effective, l'autre au dépaysement attendu d'une excursion en Bretagne.

⁸ Robreau, décembre 2009, groupe Ile-de-France de la Société de Mythologie Française.

⁹ Le tracé « en 8 » représentant la projection, sur un plan, de la course annuelle du soleil.

¹⁰ Le lustre est l'unité de base du comput calendaire gaulois restitué par la plaque de Coligny.

¹¹ A Landeleau et Plogonnec seulement, nous avons recueilli 16 variantes du récit, sous quatre dédicaces différentes (Télo, Tégonnec, Tégarec et Ederne).

Références

Barret, P. & Gurgand, J.-N. (1955). *Ils voyageaient la France*, Paris, Hachette.

Boekhoorn D. (2008). Bestiaire mythique, légendaire et merveilleux dans la tradition celtique : de la littérature orale à la littérature écrite, thèse de doctorat, Rennes-Cork.

César J., traduit par L.-A. Constans (1950/1981). *Guerre des Gaules*, Paris, Gallimard, Folio Classique.

Chetcuti Y. (2010a). La lumière se lève sur Larchant. *Bulletin de la Société de Mythologie Française*, n°241, p 52-64, Paris, SMF

_____. (2010b). Le cerf dans la fondation des paroisses bretonnes. *Mythologie de la chasse au pays d'Arduina et des quatre fils Aymon*. Actes du congrès annuel de la SMF,

Borzée, août 2008, p. 169-184, Ornans, SMF.

_____. (2013a). Le cosmos d'Hésiode. Apports de la comparaison avec les Celtes. *L'espace dans l'Antiquité*, p. 45-62, Paris, l'Harmattan, coll. Kubaba

_____. (2013b). La jument de pierre à Locronan et les fêtes des calendes d'août. *Mégalithes et Celtes : mythes et réalité*. Actes des 26èmes journées d'études celtologiques et comparatives, Bruxelles, 30 novembre 2013, A paraître dans *Ollodagos*.

_____. (2013c). Origine et structure du Tro Breizh. *Mémoires millénaires. Transmission des mythes et des légendes. Eurasie*, 23, p. 129-159.

Goudineau Ch. (2002). Par Toutatis ! Que reste-t-il de la Gaule ? Paris, Le Seuil.

Hésiode, traduit par Ph. Brunet (1999). *La théogonie. Les Travaux et les Jours et autres poèmes*, Paris, Librairie Générale Française.

Kruta V. (2000). *Les Celtes. Histoire et dictionnaire*, Paris, Robert Laffont.

Lambert P.-Y. (traduit par) (1993). Les quatre branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge, Paris, Gallimard.

Laurent D. (1995). *Saint Ronan et la troménie*, Bannalec, Imprimerie régionale.

Maumené C., 2012, « Considérations calendaires sur la grande Troménie de Locronan et sa périodicité », *Ollodagos*, XXVI, p. 229-264, Bruxelles, SBEC.

Plutarque, traduit par R. Flacelières, 1947, *Œuvres morales. Sur la disparition des oracles*, Paris, Les Belles Lettres.

Stokes W., [1890] 2009, *Lives of saints from the Book of Lismore*, Whitefish, Kessinger publishing.

Strabon, traduit par G. Aujac (tome 1) et par F. Lasserre (tomes suivants), *Géographies*. Tomes I à IX, Paris, Les Belles Lettres.

Yves Chetcuti: est docteur en Lettres et Arts de l'Université de Grenoble (France), spécialité "recherches sur l'imaginaire". Sa thèse a porté sur les représentations du temps et des espaces mythiques en Europe. Il étudie les rites, notamment en Bretagne, et leurs fondements cognitifs. Il est membre de diverses sociétés savantes : Société des Études Euro-Asiatiques,

Société Belge d'Études Celtiques, Société de Mythologie Française.

Email: chetcuti.yves@orange.fr

Yves Chetcuti: é doutor em letras e artes pela Universidade de Grenoble (França). É membro Sociedade das Estudos Euro-Asiáticas, Sociedade Belga d'Estudos Celtiques, Sociedade de Mythologie Française.

Email: chetcuti.yves@orange.fr

Enviado em: 14/12/2013 – **Aceito em:** 12/05/2014

Figuras

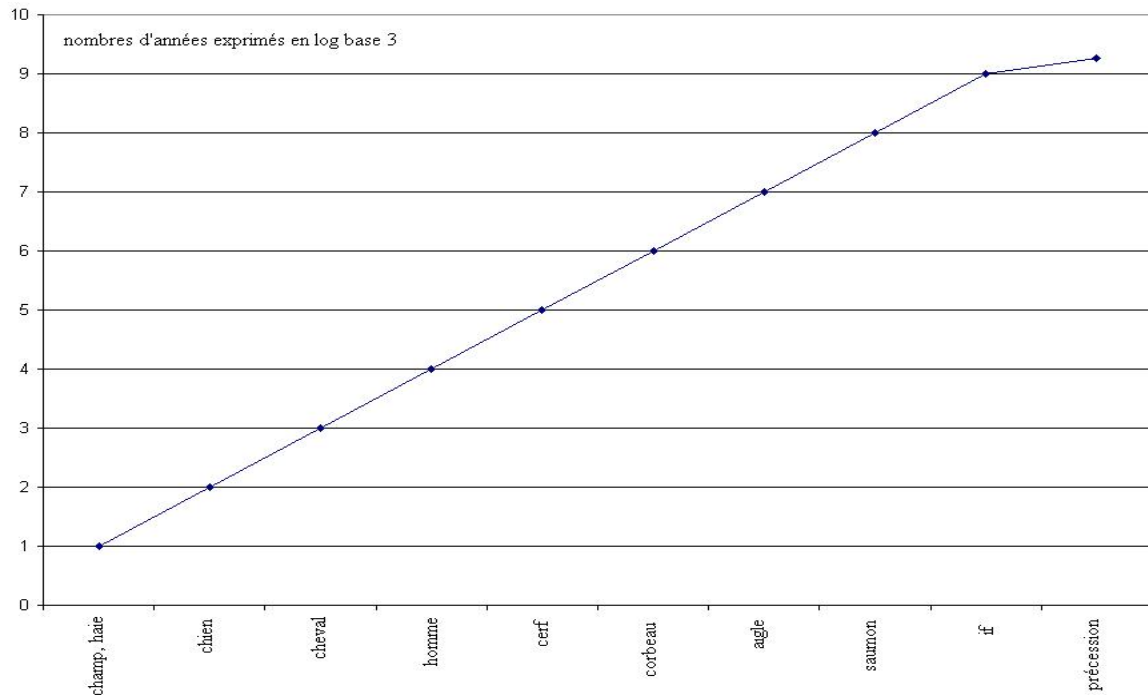


Figure 1: Échelle de grandeur de la longue durée, exprimée par les valeurs, en nombre d'années, des animaux « les plus vieux du monde »

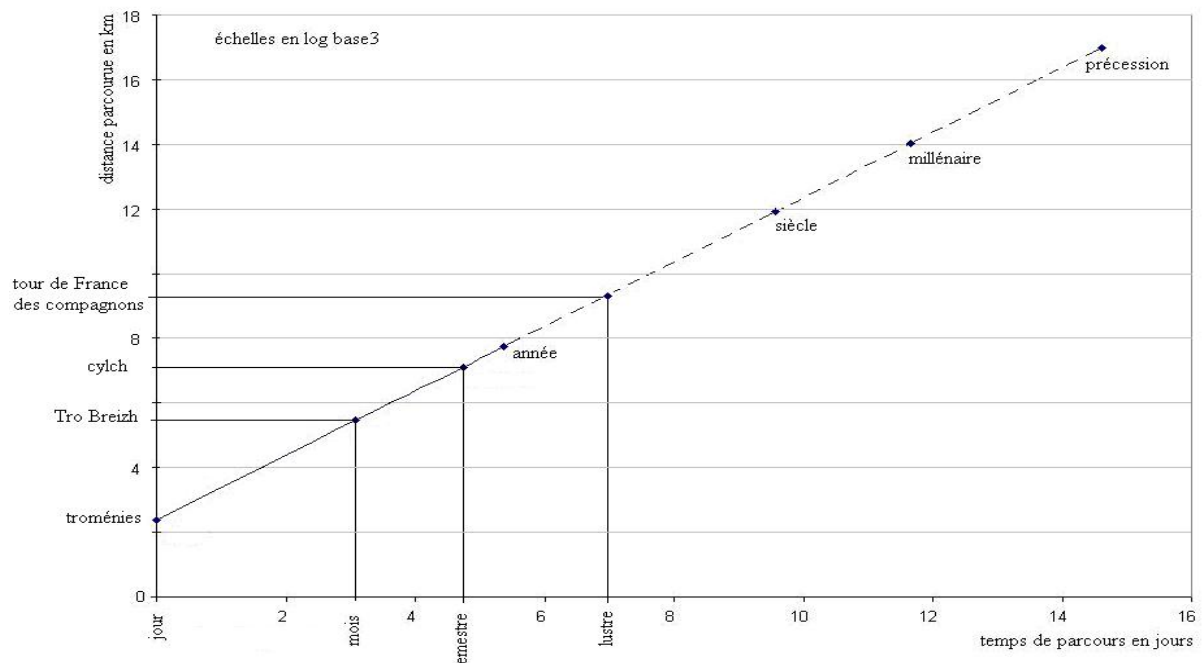


Figure 2: Extrapolation à l'ordre de grandeur cosmographique de la relation entre le temps de parcours et la distance parcourue par les pèlerins

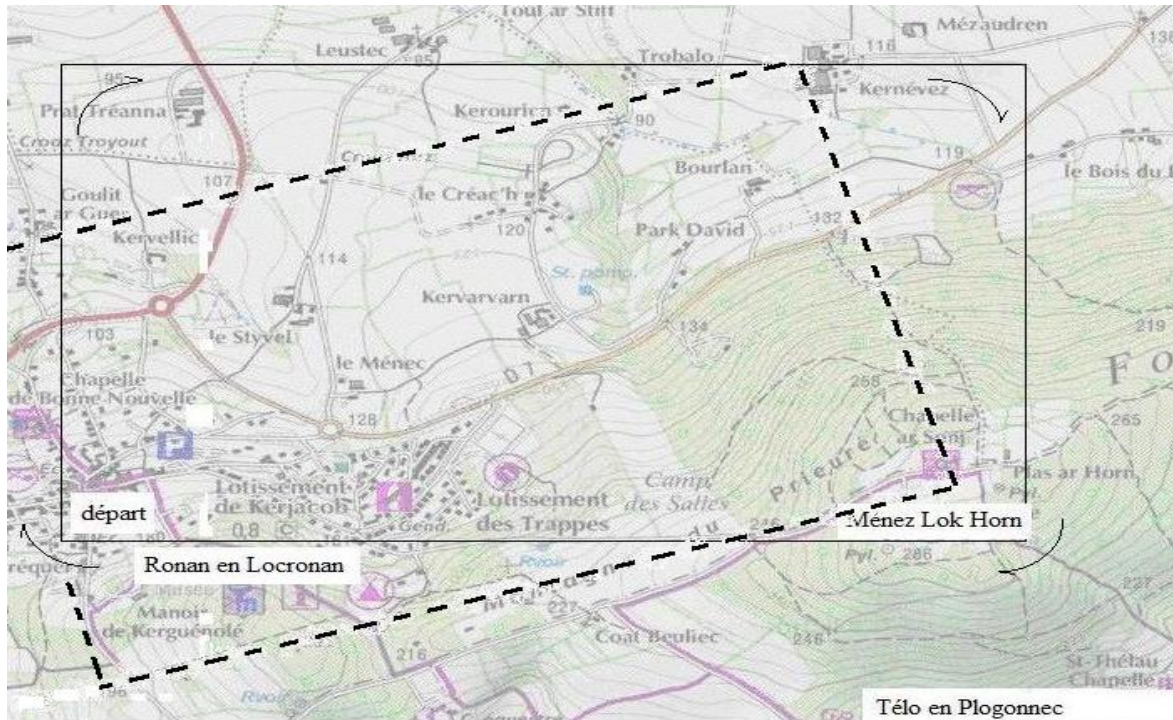


Figure 3: Tracé de la troménie de Locronan-Plogonnec à partir de la carte au 1/25000^e de l'IGN

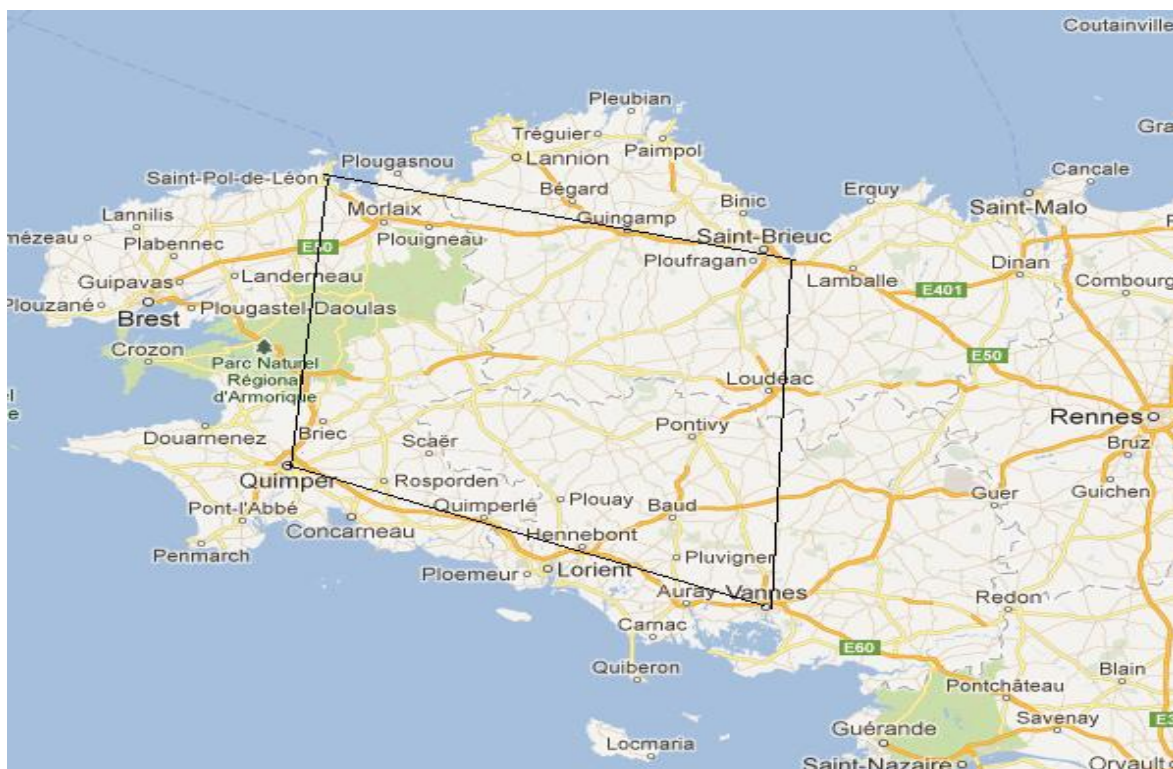


Figure 4: Tracé du Tro Breizh, à l'échelle 1/500 000^e

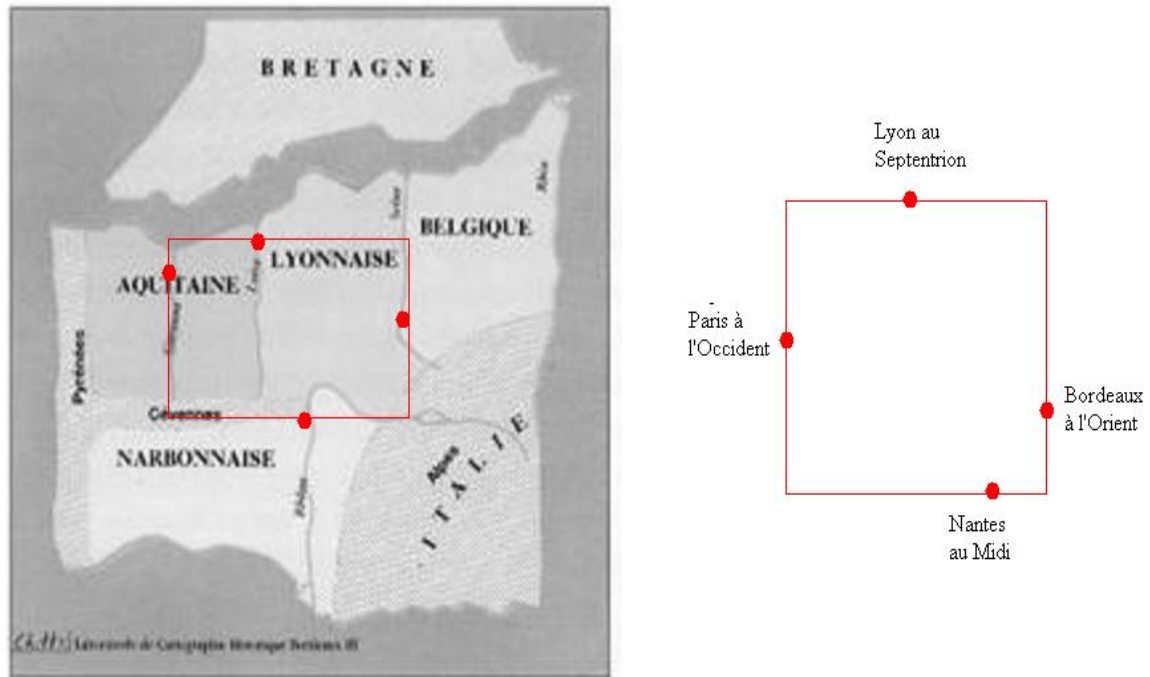


Figure 5: Report du tracé du tour des compagnons au XIX^e siècle, sur la carte de Strabon

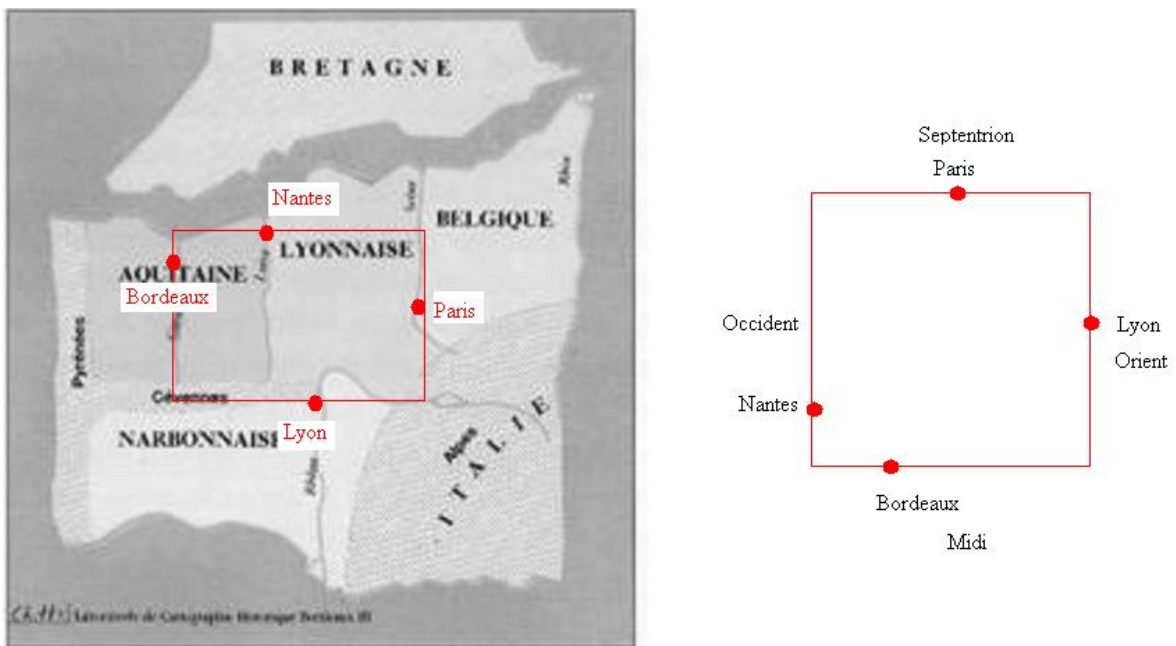


Figure 6: Report sur la carte de Strabon des noms actuels des villes du tour de France des compagnons, et réorientation du territoire selon les conventions courantes

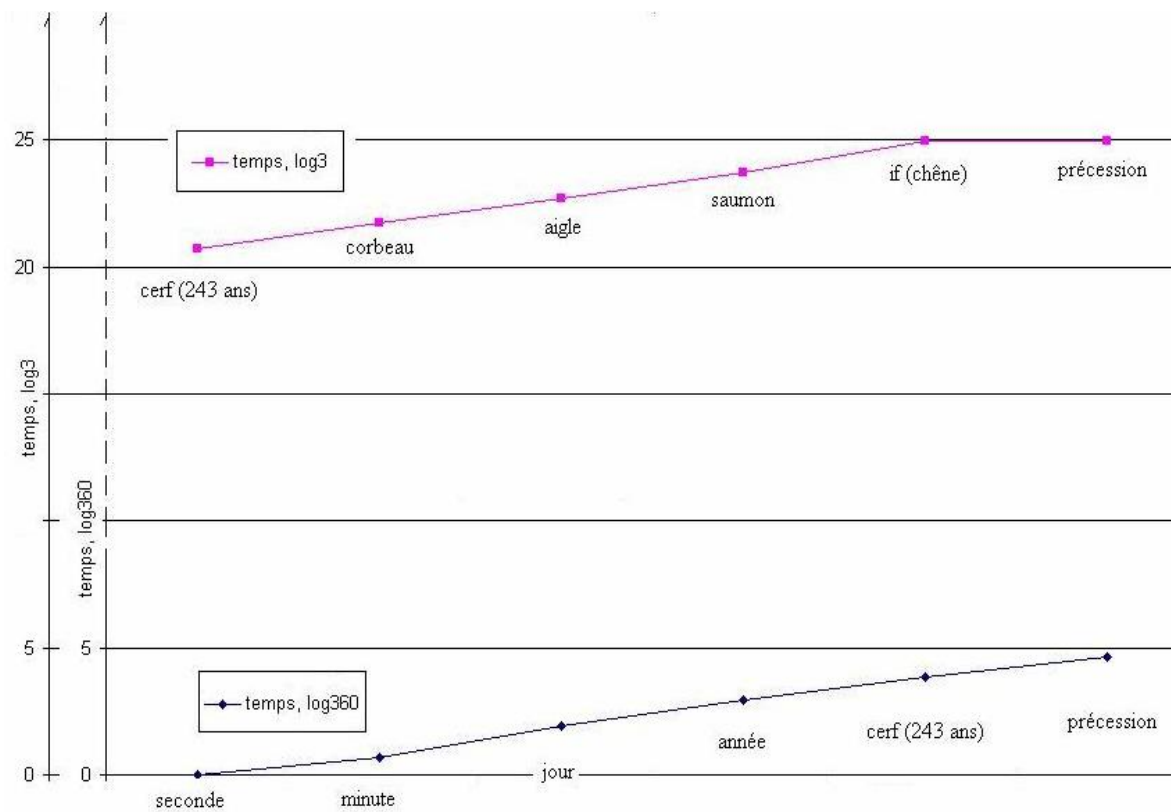


Figure 7: Métriques temporelles établies selon les puissances croissantes de 3 et de 360